

H-France Forum

Volume 9, Issue 3 (Summer 2014), No. 1

Clare Haru Crowston, *Credit, Fashion, Sex: Economies of Regard in Old Regime France*. Durham, N.C. and London: Duke University Press, 2013. xix + 424 pp. Tables, illustrations, figures, notes, bibliography, and index. \$99.95 (hb). ISBN-10: 0822355280. \$27.95 (pb). ISBN-13: 978-0822355281.

Review Essay by Natacha Coquery, Université Lumière Lyon 2, LARHRA

L'historienne Clare Haru Crowston est l'une des meilleures spécialistes actuelles de la société française du XVIIIe siècle. Son premier ouvrage, distingué par deux prix prestigieux (Berkshire Prize et Hagley Prize), portait sur le travail féminin à partir d'une analyse tonique de la corporation des couturières parisiennes, avec cette question centrale : « quel genre de maîtres sont les maîtresses ? ».[1] L'auteure y discutait deux idées reçues : opposer les femmes et l'organisation corporative ; et attribuer à l'idéologie des Lumières ou de la Révolution l'émergence d'une réflexion sur le genre. En le même temps, elle montrait que les couturières avaient joué un rôle central dans la diffusion de l'idée que la mode était une affaire *naturellement* féminine, ce qui là encore n'allait pas de soi : pensons aux merciers, marchands d'étoffes et de modes qui ont longtemps dominé la rue Saint-Honoré, les Le Normand, Buffault ou Beaulard...

Dans son second livre, consacré au crédit, Crowston fait preuve, à nouveau, d'une liberté d'esprit rafraîchissante. Au centre de son étude, les marchandes de modes parisiennes, qui malgré leur rôle crucial dans le dispositif de l'économie vestimentaire et leur richesse, sont longtemps restées subordonnées au corps des merciers ; elles n'ont acquises leur indépendance qu'en 1776, avec la réorganisation des corporations.[2] Comme l'exprimait de manière spirituelle Condorcet, « Il est assez singulier qu'en France une femme ait pu être régente, et que jusqu'en 1776 elle ne pût être marchande de mode ».[3] L'auteure s'intéresse d'une manière nouvelle à ses thèmes de prédilection : le travail, le genre, la mode, la culture matérielle, le Paris du XVIIIe siècle. Très attentive aux circulations, sa démarche témoigne du 'tournant connecté' (*connected turn*), qui a tant renouvelé les approches depuis les années 1990, notamment dans le domaine de l'histoire économique. Elle s'attaque cette fois au nerf de la guerre, le crédit, raison pour laquelle elle a choisi d'observer les marchand-e-s de modes, au cœur de la révolution des consommations propre au siècle des Lumières.[4] Le crédit est une réalité ambivalente, synonyme de succès ou de ruine, qui mêle des notions économiques, politiques, sociales, culturelles ; le crédit, ce n'est pas seulement l'accès aux ressources financières, c'est aussi la confiance, la réputation, le pouvoir. C'est pourquoi Clare Crowston consacre son introduction à définir et contextualiser le terme pour faire comprendre ce qu'il signifiait dans la société de l'ancien régime, tout en expliquant son projet. C'est en effet la polysémie du terme, découverte à travers les textes des XVIIe et XVIIIe siècles (grâce aux bases de données disponibles en ligne),[5] qui l'a amenée à s'intéresser aux praticiens du crédit—et quels qu'ils soient (écrivains, marchands, nobles...) et quelle que soit leur manière de le pratiquer—et non à l'économie politique ou morale, pas plus qu'à l'économie tout court. Depuis l'observatoire du commerce de la mode, qui touche toutes les conditions, le livre a pour objet de montrer comment les contemporains, hommes et femmes (celles-ci oubliées par les dictionnaires), concevaient et pratiquaient le crédit à travers tout un éventail d'activités, d'expériences et de représentations, et comment ces différentes formes de crédit, dissemblables, s'articulaient entre elles. Et l'auteure se propose de confronter le crédit, ainsi compris, cerné autant par les sources littéraires et narratives que par les livres de comptes, à deux autres systèmes de circulation qu'elle connaît bien, la mode (vestimentaire), inséparable du pouvoir social, et le lien indissociable entre sexe et genre. En montrant que la dynamique du crédit était au cœur de la vie sociale, inséparable de la mode et du développement économique, Crowston redonne au crédit les multiples dimensions qu'il avait au XVIIIe siècle : économiques, culturelles, sociales et politiques.

L'auteure commence par brosser les contours du sens le plus usité aux XVII^e et XVIII^e siècle, le crédit immatériel, synonyme d'influence et de pouvoir, dans des domaines divers (chapitre un) ; à la différence des dictionnaires, les sources narratives évoquent souvent la manière dont les femmes usaient du crédit. Les usages non-économiques du mot circulaient à travers les différents groupes sociaux, des élites aux classes populaires. Crowston en donne des éclairages rapides (complétés dans des notes précises) à partir d'écrits du temps : le crédit à la cour, grande scène où les acteurs se jalourent (Saint-Simon, Madame de Maintenon), et dans les parlements (Patin, Voiture) ; le crédit des intellectuels (Sorel, Guez de Balzac, Peiresc) et des religieux (Le Comte) ; le crédit dans les sociétés étrangères (l'abbé Prévost traduisant Richardson) ou d'autres temps (d'Ablancourt traduisant Tacite), manière de signifier son universalité ; le crédit domestique, qui fait jouer amour, reconnaissance et calcul (Fléchier, Molière, Patin) ; le crédit populaire, si proche des descriptions de Saint-Simon (Moreau de Saint-Méry, Rétif de la Bretonne, la Bibliothèque bleue). Dans un passage savoureux, l'auteure s'étend sur les correspondances de Bussy-Rabutin et de sa cousine, la marquise de Sévigné, pour étudier leurs conceptions et usages du crédit (pp. 43-50), déboires à la cour, luttes de pouvoir, rapports amoureux ou amicaux, mais aussi au sens matériel, lié au manque de liquidité chronique des aristocrates.

Dans le deuxième chapitre, Crowston, en s'appuyant à nouveau sur des textes littéraires, explique en les contextualisant en trois temps, de la fin du XVII^e siècle au milieu du XVIII^e siècle, les critiques envers le crédit, accusé d'avoir une action délétère sur la politique et l'administration publique. Les dernières années du XVII^e siècle, moment de guerres et de persécutions incessantes, provoquent des écrits virulents, satiriques, moraux ou religieux, qui dénoncent l'hypocrisie, la vénalité et l'intérêt personnel (La Bruyère, Mme Guyon, Nicole). La fin du règne de Louis XIV et la régence, période de crise morale et financière aiguë liée aux désastres de la guerre (Montesquieu, Castel de Saint-Pierre), est marquée par des tentatives de réforme et d'instauration d'un crédit public (celles du contrôleur général Desmarests puis de l'économiste écossais John Law, synthétisées pp. 71-78). Enfin, l'auteure aborde le règne de Louis XV, et l'idéal d'un crédit moralisé, désincarné, synonyme de vertu et d'honneur, sorte de retour à La Bruyère, avec les *Considérations des mœurs de ce siècle* (1751) de Charles Duclos, ouvrage à succès dans lequel les femmes sont absentes, malgré la puissance, au même moment, de Mme de Pompadour, dont l'auteur était le protégé (pp. 78-87).

Après cette mise en perspective du crédit, Crowston, dans les chapitres suivants, se focalise sur la mode. Elle commence par comparer les systèmes de la mode et du crédit au XVII^e siècle pour montrer les dynamiques de la mode et ses mécanismes de crédibilité, à la cour comme à la ville (chapitre trois). Elle explique, en analysant les ouvrages du temps (traités de civilité, moraux, pièces de théâtre, dictionnaires, romans libertins), comment ces deux économies d'information et de connaissance, mouvantes et inégalitaires, dessinent des circuits d'influence et de réputation entrecroisés, constitutifs de hiérarchies sociales et d'identités collectives. Le chapitre s'achève sur ce qui fonde l'homme à la mode--homme de crédit--mondain futile pour les mémorialistes de la fin du XVII^e siècle, séducteur apprécié des femmes pour les auteurs libertins du siècle suivant (pp. 128-35).

Le quatrième chapitre est consacré aux marchandes de modes parisiennes, dont le rôle commercial grandissant, à partir des années 1760, est lié à l'essor de l'industrie de la mode dans la capitale. Crowston retrace l'histoire du métier (pp. 142-51) et analyse la valorisation croissante de la mode dans les médias (pp. 151-62). Puis, à partir de deux études de cas, l'un fictionnel (la marchande Amelin des *Bourgeoises à la mode*, de Dancourt), l'autre réel (la consommatrice Mme de Bercy, femme d'un président du Grand Conseil, pp. 171-79), et en citant les conseils de Savary (*Le Parfait Négociant*), elle observe les relations de crédit et de dépendance qui se nouent dans l'échange et qui demandent, de la part des marchandes, un véritable savoir-faire pour maintenir leurs propres crédit et réputation : savoir tenir ses comptes, maîtriser différents niveaux de langage, soigner son apparence et le décor de la boutique, s'imposer comme créatrice (telle Mlle Duchapt, pp. 191-93). La gestion du crédit avec les fournisseurs et les consommateurs--les aristocrates paient avec plusieurs mois voire années de retard--est cruciale ; dans

le chapitre cinq, l'auteure s'intéresse aux stratégies et pratiques marchandes pour faire face à ce problème lancinant. Comme elle le remarque, le crédit (aux différents sens du terme) pouvait paraître plus important que le profit aux yeux des marchands. À travers les cas particuliers (Rose Bertin, pp. 205-11) et une approche plus globale (39 dossiers de failli-e-s, dont 8 étudiés en détail, pp. 215-42), l'examen des livres de comptes confirme le rôle des impayés dans le déclenchement de la faillite, et le fait que les femmes avaient, autant que les hommes, accès au crédit.

Dans le sixième chapitre, en observant le célèbre couple formé par la reine et sa marchande de modes, Marie-Antoinette et Rose Bertin, Crowston lie de manière paroxysmique, pourrait-on dire, les thèmes qui structurent son livre : le crédit politique et financier, la mode, la sexualité et le pouvoir féminin. De 1778 à 1792, les deux femmes ont l'habitude de se rencontrer au moins deux fois par semaine en privé, au mépris des règles de la cour. L'intime relation entre une princesse autrichienne et une fille de boutique d'origine picarde montée à Paris vers 1770 provoque un triple brouillage des frontières : entre les circuits aristocratiques du crédit politique et les réseaux marchands du crédit financier ; entre le rang et la tradition d'un côté, la mobilité sociale et la publicité de l'autre ; entre les codes vestimentaires de la cour et les nouveautés éphémères de la ville. Un brouillage sans doute rendu possible par la faible présence d'un roi falot, premier souverain français sans favori(te), qui laisse à la jeune reine la possibilité de canaliser toute la puissance pour elle et de trouver des circuits alternatifs pour combler son énergie libidinale. Crowston rappelle les enjeux diplomatiques d'une union controversée ; les lettres de l'impératrice et de ses agents révèlent les conseils prodigués à la dauphine pour construire et conserver son crédit à la cour. L'auteure souligne également la réussite de la boutiquière indépendante, au mode de vie ostentatoire (appartements et immeubles à Versailles et Paris, domaines à la campagne, carrosse et chevaux, domesticité et livrée, boutique somptueuse), dont les descendants appartinrent à la bourgeoisie établie. Pour instaurer son autorité culturelle et sociale dans une cour où les apparences avaient une telle importance, la reine lança elle-même les modes (la couverture du livre donne une belle illustration de la vogue des poufs, reproduite p. 260), et cela était une nouveauté. La rencontre avec l'habile marchande, souvent citée dans les mémoires du temps pour son talent et son arrogance, accéléra le processus et contribua, dans le contexte politique et financier difficile des années 1780, au déchaînement des attaques satiriques, y compris pornographiques ; par son comportement, la reine était rendue responsable de l'affaiblissement de l'absolutisme royal (Madame Déficit et son ministre de la mode). Pour l'auteure, et la démonstration est convaincante, le discrédit de Marie-Antoinette tient à l'entrelacement de ces liens entre sexe, finances et consommation luxueuse.

Dans le dernier chapitre, à partir de sources juridiques, policières et littéraires (Mmes de Maintenon, d'Oberkirch, d'Épinay, de Genlis), Crowston relie la consommation à crédit des femmes à la loi, à la famille et au genre. L'auteure s'interroge sur les aspects négatifs de l'activité économique des femmes, sur leur capacité à créer et transmettre des dettes de manière autonome. Comment était-il possible que des femmes provoquent des faillites à cause de leurs dépenses de mode puisqu'elles étaient légalement soumises à leurs époux qui avaient tout contrôle sur les biens de la famille ? Quel était le contrôle qu'exerçait réellement le mari sur sa femme ? Comment s'exerçait la violence faite aux femmes ? Voilà une question qu'Arlette Farge s'est posée.[6] Le crédit boutiquier montre que les marchandes avaient des pouvoirs financiers (en témoigne le cas Rose Bertin), malgré les restrictions légales concernant l'activité économique des femmes, que rappelle Crowston (ce dont a traité Daryl Hafer dans ses articles sur les cas rouennais et lyonnais).[7] Les consommatrices aussi avaient le pouvoir de dépenser. C'est ce qu'observe l'auteure grâce aux tractations des héritiers de Rose Bertin pour tenter de récupérer les dettes de ses anciens clients et clientes après sa mort en 1813... 1,5 millions de livres.

Derrière le titre accrocheur, qui remplit bien son rôle mais ne correspond pas vraiment au contenu (le genre est bien plus présent que le sexe dans cet ouvrage), l'originalité et le charme de ce livre ne tiennent pas tant aux sujets traités—le crédit, la mode, le genre, la cour, Marie-Antoinette, le travail féminin, la consommation des élites, la littérature moraliste, la presse de mode ou la comptabilité marchande sont des aspects déjà étudiés—qu'à la manière de les traiter, que je résumerais en trois points.

Premièrement, comparer et mêler trois systèmes de circulation, l'économie du crédit, l'économie de la mode et l'économie 'libidinale', pour reprendre le terme de l'auteure (bien qu'elle traite, à mon sens, de l'économie du genre), ce qui donne des éclairages convaincants sur des réalités qu'on pouvait croire connues. Deuxièmement, mobiliser à la fois des sources littéraires, de façon quasi impressionniste, en assumant pleinement l'apport des bases de données en ligne qui transforment la manière de faire de la recherche, et des sources manuscrites, tels que les dossiers de faillite, qui nécessitent un traitement très différent. Troisièmement, choisir un plan non-académique, virevoltant voire déroutant, mais qui fait parfaitement correspondre le fond et la forme du propos. Le croisement des trois questions, crédit, mode et genre, si fécond, n'empêche pas quelques longueurs pour les connaisseurs desdits thèmes (la leçon des moralistes La Bruyère, Fénelon ou de Retz, le tailleur de Molière, la presse de mode, le poids du crédit dans la société d'ancien régime, etc. mais comment les éviter pour se faire comprendre ?) ; le recours à des œuvres moins connues (*Description [...] de Saint-Domingue, La femme d'intrigues...*), les passages sur la traduction (pp. 40-41 et 124), qu'il aurait été intéressant d'approfondir, sont plus originaux. Les introductions et les conclusions sont très agréables à lire car elles mettent à découvert la pensée de l'auteure, qui tient ainsi la main de son lecteur ; les notes en fin de volume donnent, outre les références bibliographiques, de nombreuses précisions utiles ; sans doute faute de place, il manque plusieurs articles notables.[8] Un seul regret de fond, peut-être : la pensée sur le travail féminin (chapitre sept notamment) et plus généralement les réflexions sur le genre auraient pu être vivifiées par les apports de l'historiographie italienne : Renata Ago, Anna Bellavitis, Eleonora Canepari, Monica Martinat ou Beatrice Zucca Micheletto ont renouvelé avec brio, ces dernières années, les recherches sur le genre, la famille, la propriété et le travail.[9] Ce livre, par la manière dont les thèmes abordés mènent à la compréhension de toute une époque, par son intelligence sans apprêt, est un enchantement de lecture.

NOTES

[1] Clare Haru Crowston, *Fabricating Women: The Seamstresses of Old Regime France, 1675-1791* (Durham, N.C.: Duke University Press, 2001), p. 9.

[2] Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII^e-XVIII^e siècle* (Paris: Fayard, 1989).

[3] Cité par Steven L. Kaplan, *La fin des corporations* (Paris: Fayard, 2001), p. 233. La phrase date du début de la Révolution.

[4] Crowston s'est appuyée sur l'analyse de 39 dossiers de faillite (29 marchandes, 10 marchands), déposés entre 1758 et 1791 (Archives de Paris, D4B6) ; 4 faillites ont lieu à la fin des années 1750 et dans les années 1760, 11 dans les années 1770, 21 dans les années 1780, 3 au début des années 1790 (pp. 383-84).

[5] *Eighteenth-Century Collections on line, The Making of the Modern World*, the Project for American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL), Gallica, the HathiTrust Digital Library, Google Books, etc. Les sources imprimées comptent une dizaine de périodiques et plus de 170 titres (pp. 384-92) : correspondances, mémoires, traités, littérature, dictionnaires, almanachs....

[6] Arlette Farge, *La vie fragile. Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII^e siècle* (Paris: Hachette, 1986).

[7] Daryl Hafter, "Gender Formation from a Working Class Viewpoint: Guildwomen in Eighteenth-Century Rouen," *Proceedings of the Annual Meeting of the Western Society for French History* 16 (1989): 415-422; "Female Masters in the Ribbonmaking Guild of Eighteenth-Century Rouen," *French Historical Studies* 20 (1997): 1-14; "Avantage, femmes : la participation des femmes au négoce illégal à Lyon au

XVIIIe siècle,” in Natacha Coquery, Liliane Hilaire-Pérez, Line Sallmann, et Catherine Verna, eds., *Artisans, industrie. Nouvelles révolutions du Moyen Âge à nos jours* (Paris: ENS Éditions, 2004), pp. 249-257.

[8] Voir la note 7, et Maxine Berg, “Women’s Property and the Industrial Revolution,” *Journal of Interdisciplinary History* 24 (1993): 233-250; “Women’s Consumption and the Industrial Classes of Eighteenth-Century England,” *Journal of Social History* 30 (1996): 415-434; “Inventors of the World of Goods”, in Peter Mathias, Kristine Bruland, et Patrick Karl O'Brien, eds., *From Family Firms to Corporate Capitalism. Essays in Business and Industrial History in Honour of Peter Mathias* (Oxford, U.K.: Clarendon Press, 1998), pp. 21-50; Maxine Berg et Helen Clifford, “Commerce and the Commodity: Graphic Display and Selling New Consumer Goods in Eighteenth-Century England,” in Michael North et David Ormrod, eds., *Art Markets in Europe, 1400-1800* (Aldershot: Ashgate, 1998), pp. 187-200; Maxine Berg et Helen Clifford, eds., *Consumers and Luxury. Consumer Culture in Europe 1650-1850* (Manchester: Manchester University Press, 1999); Claire Walsh, “The Advertising and Marketing of Consumer Goods in Eighteenth Century London,” in Clemens Wischermann et Elliot Shore, eds., *Advertising and the European City. Historical Perspectives* (Aldershot: Ashgate, 2000); et “Shopping in Early-Modern London, c.1660-1800” (Ph.d. dissertation, Florence, Institut Universitaire Européen, 2001).

[9] Renata Ago, “Universel/particulier : femmes et droits de propriété (Rome, XVIIIe siècle),” *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 7 (1998), mis en ligne le 8 février 2005 ; Anna Bellavitis et Manuela Martini, “Household economies, social norms and practices of unpaid market work in Europe from the sixteenth century to the present,” Introduction au n° spécial de *The History of the Family* 19, no. 3 (2014), pp. 273-282, dirigé par M. Martini et A. Bellavitis; Anna Bellavitis et Nicole Edelman, *Genre, Femmes, histoire en Europe (France, Italie, Espagne, Autriche)* (Nanterre : Presses Universitaires de Paris Ouest-Nanterre, 2011); Anna Bellavitis et Isabelle Chabot, *La justice des familles. Autour de la transmission des biens, des savoirs et des pouvoirs (Europe, Nouveau Monde, XIIe-XIXe siècle)* (Rome : École Française de Rome, 2011); Anna Bellavitis, “Dot et richesse des femmes à Venise au XVIe siècle,” in Angela Groppi et Gabrielle Houbre, eds., *Femmes, dots et patrimoines, Clio, Histoire, Femmes et Sociétés* 7 (1998) : 91-100; Anna Bellavitis, Laurence Croq, et Monica Martinat, eds., *Mobilités et transmission dans l'Europe moderne* (Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009) ; Monica Martinat, “Travail et apprentissage des femmes à Lyon au XVIIIe siècle,” *MEFRIM* 123, no. 1 (2011) : 7-20; “Mogli, madri, sorelle : il ruolo delle donne nella formazione e nella salvaguardia dei patrimoni delle famiglie protestanti di Lione nel Seicento”, in Simonetta Cavaciocchi, ed., *La famiglia nell'economia europea, secc. XIII-XVIII, Atti della Quarantesima settimana di studi, 6-10 aprile 2008, Fondazione Istituto Internazionale di Storia Economica « F. Datini »*, Prato (Florence : Firenze University Press, 2009), pp. 683-693 ; Eleonora Canepari, “Migrants’ household structures and gender identities in XVIIth century Rome,” *Villa I Tatti Studies* (avril 2014); Eleonora Canepari et Beatrice Zucca Micheletto, *Le travail comme ressource*, numéro spécial de *Mélanges de l'École française de Rome, MEFRI* 123, no. 1 (2011) : 1-6 (Introduction) ; Beatrice Zucca Micheletto, *Travail et propriété des femmes en temps de crise (Turin XVIIIe siècle)* (Mont-Saint-Aignan: Presses Universitaires de Rouen et du Havre), 2014; “Épouses, mères et propriétaires: artisanes à Turin à l’époque moderne,” *CLIO. Femmes, genre, histoire* 38 (2013): 243-252; “Reconsidering the Southern Europe model: dowry, women’s work and marriage patterns in preindustrial urban Italy (Turin, second half of the 18th century),” *The History of the Family* 16, no. 4 (2011): 354-370; “À quoi sert la dot ? Aliénations dotales, économie familiale et stratégies des couples à Turin au XVIIIe siècle,” *Annales de Démographie Historique* 1 (2011) : 161-186.

Natacha Coquery
 Université Lumière Lyon 2, LARHRA (UMR 5190)
natacha.coquery@wanadoo.fr

Copyright © 2014 by H-France, all rights reserved. H-France permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to

the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. H-France reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Forum* nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

H-France Forum

Volume 9, Issue 3 (Summer 2014), No. 1